

Aucun mot n'est orphelin...

"Aucun mot n'est seul. Aucun mot n'est orphelin. Chacun a sa lignée, son histoire (et sa maltraitance), ses accapareurs et ses spécialistes. Et nous voilà happés par tous ceux qui avant nous ont usé d'un droit de propriété du mot. Ne pas croire que le mot est net et propre. Il est occupé et a occupé. Jamais je ne pourrais le décaper pour en faire un mot neuf, neuf pour moi seulement (la tentation des néologismes guette toute pensée).

Il faudra donc cohabiter avec les anciens, qui souvent prennent beaucoup de place. Cohabiter sans doute, mais bien déterminé aussi à trouver quand même dans le logis du mot, une place, ou, si l'on préfère, le tailler dans une mesure qui en ferait un habit lumineux. " écrit J. Beillerot (1996) à propos du mot *désir...*

Aucun mot n'est orphelin.

La première fois que j'ai lu cette phrase, je me suis sentie profondément touchée. Par quelque chose qui résonnait en moi, quelque chose qui me permettait de comprendre un peu mieux les enjeux des mots, mes irritations lorsque les étudiants emploient des mots comme synonymes et que je les considère d'essences différentes, la nécessité d'inscrire les mots dans une filiation, mais aussi de ne pas en être dupe ou enfermée. C'est un texte dont j'ai fait régulièrement la lecture dans mon enseignement et que je commente un peu, par touches pour les étudiants. Il me semble que ce constat sur le mot m'entraîne au-delà de l'expression métaphorique, sans doute sur un versant personnel d'une pratique de la lecture : les mots ne laissent pas le lecteur orphelin, ils l'inscrivent dans une lignée, une communauté de pensée, une signifiante. Je ne suis jamais abandonnée lorsque je suis dans l'acte de lire. Le livre est un don et demande une réciprocité de la part du lecteur sans lequel le livre n'est rien, a souligné Sartre (1948, 1964). Barthes (1973, 2000), quant à lui, prolonge cette affirmation en mettant en évidence que le texte n'est pas que communication, message, mais aussi jouissance : « *Chaque fois que j'essaye d'« analyser » un texte qui m'a donné du plaisir, ce n'est pas ma « subjectivité » que je retrouve, c'est mon « individu », la donnée qui fait mon corps séparé des autres corps et lui approprie sa souffrance ou son plaisir : c'est mon corps de jouissance que je retrouve.* » (2000, p.125). Entre le texte et le lecteur, il y a une transaction de l'ordre de la signifiante, qui n'est pas seulement donnée par les mots eux-mêmes mais qui rend compte et du lecteur et du monde du texte, et ce monde du texte est un monde occupé.

Aucun mot n'est orphelin.

Cette phrase me hante. Elle m'invite à un voyage à travers les mots et les concepts que j'utilise, dans ma pratique d'enseignante et/ou de recherche. C'est donc à un voyage que je

m'invite et vous invite, un voyage dont je ne connais, au moment où j'écris cette invitation, ni l'itinéraire, ni l'arrivée, seulement la direction, l'horizon d'attente, la ligne de fuite.

Ce n'est pas n'importe quel mot qui s'impose à moi, au retour du séminaire du 27 mars 2006. Il était en horizon d'attente pendant toute cette journée et je l'avais noté en interrogation à la suite de l'article de Jacques Gaillard, mais aussi formulé sous une autre figure pour celui de Maurice Legault. Lorsque Joëlle Crozier, partageant son expérience de St Eble 2006, répète plusieurs fois qu'elle aurait pu prendre « n'importe quelle situation anodine à ce moment-là, ça serait toujours revenu », la formulation est approximative, mais c'est le sens que je garde de son propos, c'est cette répétition du *Ça* qui fait office de déclencheur. Le mot qui surgit, *inconscient*, ouvre en moi une béance, une nécessité. C'est un désir qui sourd depuis longtemps déjà, dont je ne sais que faire, ni par quel fil attraper. Il rôde dans le St Eble de mon expérience 2005 aussi. Il est là, en embuscade depuis si longtemps. Il respire le sulfureux et en même temps, le goût de l'interdit, de la tentation. Il apparaît comme une clé de compréhension de ce qui me constitue comme moi agissant. Je tourne autour dans mes lectures. Il surgit dans les situations que j'explore. J'y reviens comme à un ami fidèle. J'accepte aujourd'hui de me laisser entraîner par ce mot. J'accepte le risque de l'écriture, risque de ne pas être comprise, d'être considérée comme surréaliste, poète, irrationnelle. Risque de me perdre, de me fourvoyer, de me tromper. J'accepte d'entrer dans « la zone sauvage, celle dans laquelle une partie de mon énonciation me déborde moi-même. » (Vermersch, 27 mars 2006, séminaire du GREX.)

Inconscient. Dès que je le prononce, il se prolonge : inconscient freudien, inconscient collectif, inconscient phénoménologique. Quand j'essaie de l'approcher, immédiatement c'est sa lignée conceptuelle qui fait barrage. Il est occupé et a occupé. Il ne me convient pas de le penser en « logis occupé », de vouloir y tailler « un habit lumineux ». N'empêche, lorsque le mot me vient, c'est bien de lumière, c'est bien de flux dont il s'agit.

Aucun mot n'est orphelin.

Ce que je vous propose, maintenant, si ça vous convient, c'est ce voyage avec le mot inconscient qui en est l'enjeu, ce que je vous propose, c'est d'accepter d'effectuer une suspension, d'accepter de laisser s'enfuir ce que vous connaissez, pensez, croyez de l'écriture. Je vous demande de vous déprendre de tout ce qui a constitué votre expérience et votre savoir de ce mot, pour m'accompagner dans cet exode, qui est d'abord le mien. Je vous invite à vous glisser dans le sillage de mon écriture qui me vient comme elle me vient, mon écriture qui est un petit peu moi ou plutôt qui est moi surtout.

Aucun mot n'est orphelin.

La répétition n'est pas que procédé littéraire. Elle peut l'être, certes. La tentation est toujours là de prendre l'écriture comme une littérature. Ici, dans ce que j'essaie d'élaborer, c'est d'être dans une *écriture phénoménologique*, c'est-à-dire une écriture au plus près de ce qui se passe pour moi, faits, idées, émotions. L'écriture est un *en soi*¹. La répétition est avant tout une manière de s'adresser à moi-même. En répétant cette phrase comme un leitmotiv, c'est pour moi, une façon de *rester* liée et ouverte à ce mot, disponible à ce qui va advenir. La répétition m'attache et, en même temps, elle me transporte. Non elle me diffuse, elle m'offre l'expansion, la dérive, le voyage, la compréhension peut-être. De nouveau, dans la succession des mots qui courent sous mes doigts, il y a pour moi, effet d'approximations successives, le dernier mot n'étant pas nécessairement le mot juste, chacun d'entre eux participant de l'expérience de moi dans l'intention que j'ai d'approcher le mot avec ce que je suis et ce que j'en connais actuellement. J'ai donc à explorer ce qu'est le mot pour moi, à me pencher sur le passé. Selon E. Housset (2000), Husserl considère que « *Le passé est le lieu privilégié de la présence à soi puisque le sujet peut s'y appréhender à travers son activité intentionnelle et parce que le temps n'est ici ni une réalité constituée ni la simple forme du rapport aux choses, mais la manière d'être du sujet dans sa présence à lui-même.* » (p.172). La manière d'être du sujet dans sa présence à lui-même. Et Husserl de parler de « *présence vivante du moi à lui-même* », « *pleine présence à soi du moi passé* ». L'ego est un champ de travail, comme source première de toute thèse. Cette « *présence vivante du moi à lui-même* », cette présence du mot à moi-même, je la considère, par commodité, selon au moins deux dimensions, expérientielle et conceptuelle, celle de mon expérience du mot dans ma corporéité même et de mon expérience du mot dans la connaissance théorique que j'ai de lui.

« *Tout moi vit (erlebt) ses propres vécus ; toutes sortes d'éléments réels (reell) et intentionnels sont inclus dans ces vécus. Il les vit ; cela ne veut pas dire : il les tient « sous son regard », eux et ce qui est inclus, et les saisit sous le mode de l'expérience immanente ou d'une autre, intuition ou représentation immanentes. Tout vécu qui ne tombe pas sous le regard peut, en vertu d'une possibilité idéale, être à son tour « regardé » ; une réflexion du moi se dirige sur lui, il devient un objet pour le moi. Il en est de même des regards possibles que le moi peut diriger sur les composantes du vécu et sur ses intentionnalités (sur ce dont ils sont éventuellement la conscience). Les opérations réflexives sont à leur tour des vécus et*

¹ L'expression m'est venue. Je en sais qu'en faire. Elle résonne comme si l'écriture était un être en soi, au même titre que le monde ou les choses ou les autres, en même temps il me semble qu'elle **me** constitue en tant que conscience vigilante.

peuvent comme telles servir de substrat pour de nouvelles réflexions, et ainsi à l'infini, selon une généralité fondée dans le principe. » (Husserl, 1950, p.247).

Comme je comprends ce passage, les connaissances théoriques, pour autant qu'elles émergent à ma pensée, qu'elles participent de ma réflexion, sont à considérer comme des vécus du moi au même titre que la caresse du soleil sur mon visage.

Aucun mot n'est orphelin.

« Chacun a sa lignée, son histoire (et sa maltraitance), ses accapareurs et ses spécialistes. Et nous voilà happés par tous ceux qui avant nous ont usé d'un droit de propriété du mot. ... Il faudra donc cohabiter avec les anciens, qui souvent prennent beaucoup de place. »

Les anciens. Dès que le mot « anciens » s'inscrit sur la page, me voilà d'abord encombrée. Se bousculent Freud, Jung, mais aussi Ricoeur, Groddeck, ce que je sais de la psychanalyse, ce que j'ai compris, ce que j'en garde. Le mot *Inconscient* fait partie du bagage. Les figures des anciens, à la fois, m'appellent et en même temps m'embarrassent. Toujours est-il que, pour me délester, je reprends des livres de ma bibliothèque², comme si, de m'y replonger, me donnait quelque assurance ou plutôt me permettait de me relier au mot.

Celui qui a donné droit de cité au mot *Inconscient* et par là même lui a donné une signification qui occupe l'imaginaire social³ (Castoriadis C., 1990), même si d'autres avant lui en ont

² J'ai pris quelques livres, du Ricoeur, du Lacan, du Groddeck, du Jung et paradoxalement aucun de Freud, le Castoriadis aussi et je me suis mise à fureter dans chacun d'eux, à noter quelques citations qui résonnaient en moi. La lecture a arrêté l'écriture. Le texte sera repris plus tard, après une lecture de ce qui précède. Cette relecture est essentielle pour moi. Elle me permet de retrouver le rythme de la pensée, de me laisser filer au gré des mots, de me retrouver dans leur sillage. À chaque fois qu'il y aura une interruption, la plus longue sera de plusieurs semaines, s'impose à moi, une relecture lente, une opération que je ne qualifierais pas de cognitive au sens strict du terme, (sur le contenu et le sens), mais une opération de remplissage et de justesse qui me permet de continuer ou de m'arrêter sur un mot ou une phrase en dissonance. Une opération de l'ordre de la méthode ?

³ Je considère que la compréhension du mot *Inconscient* est marqué par la définition du Freud, que celle-ci est devenue un bien commun partagé et que cette définition colonise toute une pensée du psychisme humain, ce qui en fait une signification qui relève de l'imaginaire social selon Castoriadis : *« Les institutions, et les significations imaginaires sociales, sont des créations de l'imaginaire radical, de l'imaginaire social instituant, la capacité créatrice de la collectivité anonyme, telle qu'elle se manifeste clairement, par exemple, dans et par la création du langage, des formes de famille, des mœurs, des idées etc. La collectivité ne peut exister que comme instituée. Ses institutions sont, chaque fois, sa création propre, mais presque toujours, une fois créées, elles apparaissent à la collectivité comme données (par les ancêtres, les dieux, Dieu, la nature, la Raison, les lois de l'histoire, les mécanismes de la concurrence, etc.) Elles deviennent ainsi fixes, rigides, sacrées. Il y a toujours, dans les institutions, un élément central, puissant, efficace, d'auto-perpétuation (et les instruments nécessaires à cette fin). P. 148*

« usé⁴ », c'est Freud. Freud m'a toujours ennuyée, mais je lui reconnais, dans mon itinérance intellectuelle, la rencontre avec les topiques de l'appareil psychique. Ce que Freud propose avec « l'invention » de la psychanalyse, c'est une rupture dans la pensée dominante, celle d'un homme conscient, rationnel, maître de lui-même. Il est à souligner que cette rupture, si elle a fonctionné aussi comme une forme d'idéologie dominante dans la pensée du XX^{ème} siècle, n'a pas obturé le développement de théories de la rationalité en ce qui concerne l'homme agissant. Freud m'ennuie. À vrai dire, je ne sais qu'en faire, ni comment me situer par rapport à lui. Je veux dire, il m'est nécessaire de distinguer son image de sa théorie pour pouvoir un peu avancer dans ma compréhension du mot Inconscient. Je ne sais comment m'y prendre. Mes idées filent dans tous les sens. Je n'arrive rien à stabiliser. Je décide alors de laisser les livres de côté⁵ et de me demander ce que je sais de Freud, de la psychanalyse, comment je le sais, ce que j'en fais. Cette demande me calme, mais je ne sais par où commencer. Vient un long temps d'attente pendant lequel je laisse venir. Ça bloque un peu. Je me dis que je me fais confiance, j'essaie de passer outre à mon ignorance, à l'idée d'écrire des choses approximatives, pire, erronées, voire fausses. J'ai à franchir la barrière de la censure, celle qui freine le déploiement des pensées lorsque je veux les écrire pour d'autres. Après tout, personne ne m'a demandé de jouer avec le mot Inconscient. Personne, à part moi. Ce constat m'apaise. Quelque chose se fraie un passage, comme un désir, comme une nécessité de continuer. Après tout, c'est d'abord moi qui veux comprendre avant de partager.

Sans doute, comme la plupart des personnes, je rencontre Freud et la psychanalyse avec le concept d'Œdipe, un concept que je trouve suspect, parce que bien commode pour comprendre et résoudre les conflits de la petite enfance. Il n'y a bientôt plus que lui dans les discours et les paroles ordinaires. Cela m'entraîne à rejeter la figure tutélaire du père, ce qui m'irrite puisque, par cette attitude, je rends valide le fameux concept. Je dédaigne alors Freud comme fondateur de la psychanalyse et je m'intéresse à certains aspects qui font écho en moi et qui me permettent d'avancer dans mon travail d'enseignante. Et là j'apprivoise le mot *Inconscient* ou plutôt il m'apprivoise. Ce que j'en comprends c'est qu'une partie de moi-

⁴ L'idée d'inconscient a été pour la première fois pensée par Schopenhauer dans sa notion de volonté aveugle, mais d'autres avant lui, notamment Kant dans son analyse des catégories a priori de l'entendement, abordent la problématique de quelque chose qui échappe au contrôle de la conscience claire. C'est cependant Novalis qui est le premier à se servir du mot inconscient. Sources Michel Cazenave (2005) in Le vocabulaire de Carl Gustav Jung, Paris, collections Ellipses.

⁵ Les livres sont fermés, empilés les uns sur les autres, tout en haut de la bibliothèque, mais ils traînent dans mon esprit, un peu comme une sorte de contrainte, comme si j'étais dans l'obligation de m'en emparer.

même ne m'est pas accessible en permanence, ni directement, que tout ce qui arrive dans le quotidien est concerné et par ce que je connais de moi et par ce que je ne connais pas de moi, mais aussi que tout ce qui arrive m'affecte, le moi conscient comme l'inconscient. Ce qui m'apparaît aussi, c'est que l'inconscient parle, avec des manières de faire particulières, et que ce que je ne comprends pas de l'autre, est un symptôme ; j'aurais tôt fait de liquider ce mot qui respire trop le pathologique pour lui substituer celui de signe. L'autre fait signe, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'il me fait signe. Néanmoins, quand le comportement d'un enfant pose problème en classe, je ne suis plus dans l'adjectivation, (Mince, c'est fou ce que j'ai incorporé), mais plutôt dans une sorte de curiosité style détective pour tenter de comprendre ce qui se passe. Cette curiosité facilite la relation avec l'enfant, sans doute parce qu'elle lui donne une certaine place. Cela me donne une liberté dans mes actes, quelque chose comme une certaine légèreté par rapport à moi-même. Il me semble que je ne suis plus tout de suite dans l'ordre de la normalité, voire de la confrontation, mais dans un accueil, un accueil de résistance, pas un accueil de complaisance. Plus tard, quand je commencerai à lire plus sérieusement les psychanalystes (Winnicott, Mélanie Klein, Spitz, notamment), et surtout lorsque je serai dans la posture clinique de faire surgir les théories à partir de la pratique dans mon enseignement à l'université, (à la lecture de F. Imbert), ou, plutôt, de faire lire la pratique à partir de plusieurs théorisations possibles, je me verrai dans l'obligation de réfléchir aux fondements des théories, plus spécifiquement de la psychanalyse, mais le passage s'effectuera à l'écoute et à la lecture des textes de Mireille Cifali.⁶ L'inconscient reste en arrière-fond et je m'intéresse alors au fonctionnement aussi bien de la machine psychique, que de la machine cognitive avec Piaget⁷: je remarque d'ailleurs que Piaget utilise le terme d'inconscient cognitif⁸, mais ne conservera pas cette appellation, lui préférant celui de pré-conscient pour la connaissance-en actes. Si je devais encore garder un mot de ce temps-là d'enseignante, c'est

⁶ L'intitulé de mon poste à l'université : Relations subjectives et désir d'apprendre.

⁷ Pas de succession temporalisée dans cet intéressement. En même temps que la psychanalyse. Piaget m'est nécessaire dans ma pratique de formatrice d'enseignants, notamment pour la compréhension des catégories logico-mathématiques, mais pas uniquement. De toute façon, la réalité déborde toujours chacune des théories et je tisse des liens entre différentes disciplines sans me préoccuper des frontières, des éventuelles contradictions.

⁸ Le chapitre 2 de *Problèmes de psychologie génétique* (1972) s'intitule Inconscient affectif et inconscient cognitif : « L'inconscient cognitif consiste ainsi en un ensemble de structures et de fonctionnements ignorés du sujet sauf en leurs résultats et c'est donc pour des raisons profondes que Binet a jadis énoncé cette vérité sous des airs de boutade : « La pensée est une activité inconsciente de l'esprit. » par où il voulait dire que si le moi est conscient du contenu de sa pensée il ne sait rien des raisons structurales et fonctionnelles qui le contraignent à

le mot désir. Ce qui me reste de cette vie-là, c'est du bonheur, mais aussi une densité telle qu'elle a fait l'objet de mon mémoire de licence en sciences de l'éducation (1989). Et me voilà transportée loin du mot Inconscient. Des images déferlent, des images d'enfants, et ce qui se donne à moi c'est le piège de revenir sur cette époque, de faire escale sur cette île qui prend maintenant des allures mythiques. Alors, je ne peux m'empêcher de prendre le mémoire, de le parcourir un peu. Ce qui me frappe de plein fouet dans ce texte, c'est l'axiome de la clinique, une tentative de parler et comprendre la pratique d'enseignante depuis l'intérieur, en tenant la posture du Je dans son implication : « *Repérer le sujet qui parle pour comprendre ce qui se parle, ce qui peut se parler, ce qui se modifie dans l'acte de parole, tout au long de ce mémoire qui s'écrit, avoir en lumière cette composante-là au cours de cette approche implicationnelle, afin de la dépasser et de faire du sujet une réelle réflexion.* » p. 24. Je suis étonnée de la théorisation qui sourd dans le discours. Et me voilà perdue. Mais qu'est-ce que je cherche ?

Aucun mot n'est orphelin.

Je m'accroche à la phrase comme à une branche d'arbre dans une rivière tumultueuse. Qu'est-ce que j'essaie de faire ? Quelle est mon intention ? Quelle est *ton* intention ?⁹

L'idée, c'est d'approcher le mot Inconscient, de dire ce que j'en connais, parce qu'il y a brouillage à l'utiliser, parce qu'il y a nécessité d'en savoir plus, pour moi d'abord ; parce que là où j'en suis dans mes pensées, ce mot revient souvent, ou, du moins ses manifestations ; parce qu'il me semble important d'en faire un objet de discussion sur sa pertinence dans notre travail de théorisation et de recherche au GREX.¹⁰

Althusser (1993, 1966) attire mon attention, d'abord sur le terme :

« Une première remarque : elle concerne l'appellation même de l'inconscient. Cette appellation doit être un jour rectifiée. Elle possède des titres historiques : il n'était pas possible de penser le nouvel objet découvert par Freud sinon à partir des catégories dans lesquelles les phénomènes qu'il désigne étaient auparavant soit pensés, soit ignorés, c'est-à-dire partir du vocabulaire de la conscience. L'appellation d'inconscient porte en elle la marque de ce dont il a fallu se défaire de ce vis-à-vis de quoi il a fallu prendre ses distances,

penser de telle ou telle manière, autrement du mécanisme intime qui dirige la pensée. » pp.38-39

⁹ Les deux questions ne sont pas dans une succession immédiate. Il y a attente entre l'une et l'autre. La seconde demande autorise une réponse ou, du moins, en permet une formulation.

¹⁰ De repréciser, ou plutôt de préciser mon intention à ce moment-là de l'écriture me dépend de mon vécu d'enseignante et me permet de laisser venir une préoccupation théorique qui est

creuser une distance. Plus la réflexion théorique de Freud a avancé, plus cette distance s'est creusée, pourtant l'appellation « d'origine » est restée. Qu'elle soit en grande partie neutralisée dans l'œuvre même de Freud, que le terme d'inconscient n'y résonne que de connotations négatives, étouffées sous la voix de connotations positives, c'est certain. Mais il n'est pas sûr que cette appellation n'ait quand même pas retenti profondément au moins sur la première topique, et sur certains éléments de la seconde, sur l'articulation du système ics, sur le système perception, conscience, etc. Cette appellation a en tout cas joué un rôle particulièrement néfaste dans l'interprétation de Freud, surtout par les philosophes de la conscience (Politzer, Sarte, Merleau-Ponty) qui ont voulu s'emparer de Freud et le tirer dans leur camp, surtout chez les philosophes mais aussi sur nombre de psychanalystes, ne serait-ce que sur la tendance Anna Freud et consorts du renforcement du moi (identifié à la conscience). Il faudra un jour changer cette appellation mais ce ne sera pas facile » pp.136-137

Ce qui me gêne, dans ce qui se donne à voir dans l'inconscient selon Freud, et Althusser le souligne, ce sont justement ces connotations négatives avec un fonctionnement de l'inconscient comme mécanisme de refoulement, comme instance qui pourrait se comprendre comme pathologique. Néanmoins, ce qui me paraît intéressant dans le texte d'Althusser, c'est qu'il rejoint la nécessité de réfléchir au mot *Inconscient*, pas seulement pour en donner une définition, mais comme un point d'entrée pour comprendre une théorisation. Pour Althusser, la théorie analytique se trouve, au moment où il écrit, dans la forme d'une théorie régionale qui manque de théorie générale, bien qu'elle en soit en droit la réalisation :

*Parler de la théorie analytique comme d'une théorie **régionale**, c'est en parler comme d'une théorie, ou **système** de concepts théoriques permettant de rendre compte de la structure et du fonctionnement de son objet : ce qui est actuellement dénommé l'inconscient analytique.*

*Cette théorie de l'inconscient telle qu'on la trouve chez Freud (1^{re} topique, 2^e topique) ou Lacan, est comme théorie à distinguer soigneusement de son **application** (préceptes, règles pratiques de la conduite de la cure), tout comme des observations de la pratique analytique (la cure), qui sont pourtant consignées dans ses concepts. Les concepts dans lesquels sont pensés (et manipulés) les données de la cure sont des concepts **pratiqués**, et non des concepts pensés (théoriquement). (opus cité, p.119).*

Ce qui me parle, c'est de retrouver des analogies dans la démarche de l'explicitation et de la psychanalyse. D'abord une technique qui fonctionne, qui produit des effets sur l'autre, qui

née de manière fugace à la lecture de L. Althusser. Je prends l'ouvrage, le feuillette et

produit des compréhensions de la réalité, qui produit des connaissances. Puis, une nécessité de comprendre comment ça fonctionne cette technique, ce qui fait qu'elle fonctionne, de questionner les concepts pratiqués.

Althusser poursuit : « *La théorie de l'inconscient est en droit la théorie **de tous les effets possibles** de l'inconscient, dans la cure, hors de la cure, dans les cas « pathologiques » et dans les cas « normaux ».* Ce qui la caractérise comme théorie, est ce qui fait de toute théorie une théorie : avoir pour objet non pas tel objet réel, mais un objet de connaissance (donc un objet théorique) ; produire la connaissance de la possibilité (déterminée) des effets, donc des effets possibles de cet objet dans ses formes d'existence **réelles**... Toute théorie dépasse donc l'objet **réel** qui constitue le « point de départ » empirique à partir duquel, historiquement, la théorie se constitue (Chez Freud la « talking cure ») pour produire son propre objet théorique, et sa connaissance, qui est la connaissance des possibles de cet objet, et des formes de l'existence dans lesquelles ces possibles déterminés se réalisent, c'est-à-dire existent comme des objets **réels**.

... Pourtant, on doit en même temps dire que cette théorie est une théorie régionale, qui présente la particularité de dépendre en droit d'une théorie générale **absente**. » (opus cité, p.120). Althusser considère que toute nouvelle « science » a sa « fondation » dans une théorie régionale.

Alors l'explicitation comme théorie régionale d'une théorie générale qui serait la psycho phénoménologie ? Quel serait l'objet de connaissance de la psycho phénoménologie ? L'inconscient serait-il un concept de la psycho phénoménologie, ou du moins tel que nous le considérons dans son fonctionnement ? Quels seraient les frontières, les points d'intersection entre ce que nous mettons en lumière et le concept analytique freudien ou Jungien d'inconscient ? Sommes-nous en train de mettre à jour une théorie régionale dans nos recherches à St Eble pour construire une théorie générale ? Je ne sais pas si c'est important de poser ces questions, mais ce sont celles qui surgissent. Il me semble qu'elles orientent en quelque sorte ce désir de comprendre un peu mieux l'inconscient pour le situer dans ce que nous approchons du fonctionnement du sujet dans la démarche de l'explicitation.

Une autre analogie entre psychanalyse que j'entrevois, c'est la question du **sens**, mais de nouveau lorsque j'écris ce mot, je suis dans une sorte de confusion. Sans cesse, tout au long de cette écriture, j'entrevois des dérives, des images du vécu, la lecture de passages de livres, des appels vers autre chose, comme ici le mot « sens », mot qui me passionne et dont je

m'arrête sur quelques passages qui me font signe.

pressens, que là, il m'entraîne ailleurs. Ou peut-être est-ce un détour ? Force est de constater : le mot inconscient m'échappe¹¹.

J'attends. J'attends, et ce qui me revient de cette impression, c'est la certitude ténue et claire que ce n'est pas le mot qui m'échappe. C'est moi qui m'échappe, qui esquive la confrontation. S'en suit un « petit arrangement » entre les moi(s)... Le moi qui veut savoir quoi écrire avant d'écrire, celui qui veut être sûr de ce qu'il pense avant de savoir quoi écrire ; celui qui veut lire pour être sûr de ce qu'il pense et ainsi de suite comme une chaîne ininterrompue des multiples facettes du *Moi* de maîtrise et du contrôle.

Reprendre l'intention. Reprendre la scansion pour laisser jaillir le moi qui cherche et qui consent, le moi aventureux.

Aucun mot n'est orphelin.

Tu ne peux pas t'en tirer à si bon compte avec les Anciens. Tu as à peine esquissé Freud. Tu ne pourras jamais embrasser toute l'existence du mot en une seule fois. Sois patiente. Prends n'importe quel livre et le passage qui te convient et dis ce qui présente à toi. Ne te préoccupe pas d'une cohérence externe, celle du texte par exemple. Ne te préoccupe pas du lecteur. À lui sa propre errance. À toi la tienne.

J'ai auparavant indiqué quelques corrélations entre psychanalyse et explicitation, je reste prudente entre correspondances entre psychanalyse et une psycho phénoménologie en cours d'élaboration et de constitution. Je suis loin d'en avoir précisé les différents aspects. Ceux que j'aurais à mettre en évidence relèvent tous des analogies liées à la praxis : place du sujet qui possède le savoir de soi-même, toujours quelque chose que je ne connais pas de moi, nécessité d'un travail d'élucidation, de techniques spécifiques pour engager le travail, d'un accompagnement, entre autres éléments. Ce qui me vient comme impérieuse nécessité, c'est le retour au sens même du projet de toute théorisation et j'en appelle à Ricoeur (1969) qui a ouvert la voie dans la seconde partie de l'ouvrage, plus particulièrement le chapitre intitulé « Le conscient et l'inconscient ». Pour lui, il s'agit, pour qui a été formé à la phénoménologie, lors de la rencontre avec la psychanalyse, de poser comme aveu que « *la question de la*

¹¹ En laissant errer cette phrase dans mes pensées, quelque chose apparaît, fugace. Une impression. Quand j'essaie de l'attraper, c'est le vide. Un certain découragement m'envahit et, avec lui, l'idée d'un renoncement. Mais renoncement à quoi ? Je sens très nettement une sorte de conflit entre une certaine rationalité qui mesure que le temps passe et que je n'avance guère, même si je prends beaucoup de temps à être dans cette écriture, et du coup, il se murmure que le projet n'est pas faisable, qu'il est à mettre en suspension. C'est un mot qui m'alerte, un mot pour mieux me ruser. Il colle trop bien avec le découragement. Je file vers la causalité, l'argumentatif, tellement pratique. Je m'arrête. Encore. Je reprends la première phrase « En laissant errer... », et j'attends.

conscience est aussi obscure que la question de l'inconscient ». (opus cité, p.101). Cet aveu lui paraît pertinent pour pouvoir « apercevoir » des questions qu'il considère comme phénoménologiques : «... comment dois-je repenser et refondre le concept de conscience, de telle manière que l'inconscient puisse être son autre, de telle manière, dis-je, que la conscience soit capable de cet autre que nous appelons ici inconscient ? » (Opus cité p.102). Il affirme que, « dans les sciences humaines, la « théorie » n'est pas un ajout contingent : elle est constitutive de l'objet même ; elle est « constituante » : l'inconscient comme réalité n'est pas séparable des modèles topique, énergétique, économique qui commandent la théorie. » (Idem, p.102). Sa troisième question concerne la possibilité « **d'assumer la dialectique du conscient et de l'inconscient**¹². Dans quelle vision du monde et de l'homme ces choses sont-elles possibles ? Que doit être l'homme pour qu'il soit à la fois responsable de bien penser et capable de folie ? obligé par son humanité à plus de conscience et capable de relever d'une topique et d'une économique, en tant que « ça parle en lui » ? Quelle vue nouvelle sur la fragilité de l'homme – et plus radicalement encore sur le paradoxe de la responsabilité et de la fragilité – est exigée par une pensée qui a accepté d'être décentrée de la conscience par une réflexion sur l'inconscient ? Quelle est la dialectique du conscient et de l'inconscient pour une psycho phénoménologie , pour autant que nous assumions le concept ?

Ricoeur signale que la certitude immédiate de la conscience est invincible en tant que certitude et douteuse en tant que vérité. « *Nous savons maintenant que la vie intentionnelle prise dans toute son épaisseur, peut avoir d'autres sens que ce sens immédiat. La possibilité la plus lointaine, la plus générale, la plus abstraite aussi, il faut l'avouer, de l'inconscient, est inscrite dans cet écart initial entre la certitude et le savoir vrai de la conscience ; ce savoir n'est pas donné ; il est à chercher et à trouver : l'adéquation de soi à soi que l'on pourrait appeler au sens fort du mot la conscience de soi, n'est pas au commencement mais à la fin* » (opus cité, p.103) Et il poursuit en distinguant une philosophie de l'*esprit* d'une philosophie de la *conscience* et en abordant la phénoménologie husserlienne qui nous a permis d'avancer dans notre compréhension de la pratique de l'explicitation :

« *La phénoménologie husserlienne a commencé pour son compte la critique de la conscience réfléchie et introduit le thème, aujourd'hui bien connu, du préréflexif et de l'irréfléchi. C'est le bienfait inestimable, quoique finalement négatif, de toute la philosophie husserlienne, d'avoir établi que les recherches de « constitution » renvoient à du prédonné, à du préconstitué. Mais la phénoménologie husserlienne ne peut aller jusqu'au bout de l'échec de*

¹² C'est moi qui mets en évidence.

la conscience ; elle reste dans le cercle des corrélations entre noèse et noème et ne peut faire place à la notion d'inconscient que par le biais du thème de la « genèse passive ».

Il faut consommer l'échec de l'approche réflexive de la conscience : l'inconscient auquel cet irréfléchi de la méthode phénoménologique renvoie, est encore un « pouvoir devenir conscient » ; il est réciproque de la conscience comme champ d'inattention, ou encore comme conscience inactuelle. C'est le théorème des Ideen I : Il est de l'essence d'une conscience de ne pouvoir être entièrement conscience actuelle, mais par rapport à l'inactuel. Mais l'ensemble des faits qui ont nécessité l'élaboration du concept de l'inconscient ne passe pas dans ce théorème. Là est le seuil. Là est la nécessité de passer par des « modèles » qui, pour la phénoménologie, doivent apparaître nécessairement comme des modèles « naturalistes » » (Opus cité, p.104)

Ce que je comprends de cette argumentation, c'est que le thème de la « genèse passive » ne peut rendre compte, dans son fonctionnement, de tous les faits qui ont constitué l'élaboration du concept d'inconscient analytique. La distinction notoire se situe, selon Ricoeur, dans le fait que l'irréfléchi de Husserl est encore un « pouvoir devenir conscient ». C'est sans doute le mot « pouvoir » qui pose question parce que « pouvoir » peut renvoyer à une volonté manifeste, mais si pouvoir peut vouloir dire possibilité, il me semble qu'il n'y a pas de contradiction intrinsèque. Avec la pratique de l'explicitation, nos recherches mettent en évidence que la prise de conscience de l'épaisseur du vécu passé est potentiellement possible de devenir conscient, et qu'un travail spécifique est à effectuer (comme en psychanalyse d'ailleurs). Une des différences se situe sur le mouvement qui constitue l'inconscient analytique (le refoulement freudien) et sur la conception de phénomène évident, nécessaire, incontournable de la **réention** du point de vue phénoménologique : « *Nous comprenons qu'à chaque maintenant se lie passivement, ou peut-être s'engendre, un prolongement de ce qui est perçu. Que c'est une nécessité pour que la perception ait lieu, sans ce prolongement il n'y aurait pas continuité temporelle qui permet de construire des objets, les identifier comme étant les mêmes d'instant en instant. Bref, il est impensable de se passer d'un mécanisme de souvenir immédiat comme celui de la réention. Cette réention se crée dans la passivité du sujet, ne dépend pas de sa volonté, de sa décision. Elle se crée de manière continue, permanente. Si nous ne savons pas en quoi consiste le fait de se créer, ce qui apparaît clairement c'est que l'existence de la réention ouvre l'autorisation à opérer un retour réflexif, à légitimement en chercher l'évocation (le ressouvenir) parce que précisément la mémoire du vécu se constitue instant par instant de façon constante.* »(Vermersch, 2004, pp 26-27). L'autre aspect important des réentions, c'est qu'elles ne perdent pas pour autant leur

*force d'éveil*¹³ et « la potentialité de devenir des ressouvenirs intuitivement remplis. » Pourtant, force est de constater que si idéalement l'irréfléchi peut accéder à la conscience, il s'avère que faire émerger les différentes couches du vécu n'est pas une chose aisée, que des obstacles apparaissent dont nous n'avons pas peut-être pas encore suffisamment examiné la nature, les composantes, mais dont nous avons déjà ouvert le chemin (St Eble 2004, par exemple). L'obstacle fondamental que nous identifions réside essentiellement dans la posture à adopter, à maintenir, pour entrer et rester en contact avec soi-même. « Là, de nouveau, nous sommes dans une variante constitutive de notre rapport à nous mêmes : quand nous pensons à nous-mêmes, nous n'avons accès qu'à ce qui est déjà réflexivement conscient, à ce qui est déjà mobilisé dans le focus attentionnel ou facilement mobilisable et dans cette posture nous oublions constamment qu'il y a beaucoup plus de choses, d'expériences, d'émotions en nous que ce qui est réflexivement conscient : il y a tout ce qui est **pré-réfléchi** et plus en deçà tout ce qui nous a affecté, présent dans la passivité vivante du champ de **pré-donation**. On pourrait désigner globalement cet ensemble non réflexivement conscient, de non-conscient, (c'est-à-dire non réflexivement conscient) pour éviter le terme trop connoté psychanalytiquement d'« inconscient ». Ou si l'on veut conserver ce dernier, il faudrait le qualifier "d'inconscient phénoménologique" pour le différencier de l'inconscient défini par l'hypothèse du « refoulement » freudien. C'est-à-dire la partie de l'inconscient qui serait difficile à évoquer pour des raisons personnelles (honte, peur, traumatisme, mauvaise conscience), tout ce qui produit des résistances de la censure et dont on ne peut nier l'existence. Mais « l'inconscient phénoménologique » ne désigne pas l'inconscient à connotation freudienne, psychanalytique. En revanche, il s'accorde largement avec les conceptions positives de l'inconscient en tant que lieu de ressources insoupçonnées, comme dans les conceptions thérapeutiques actives de Milton Erickson, de Jung (en particulier avec les techniques d'imagination active) de Diel, (le calcul motivationnel et l'introspection non morbide), mais aussi de John Grinder, Richard Bandler, Dilts, Andréa etc.... " (P. Vermersch, Expliciter n°62)

Aucun mot n'est orphelin

¹³ Ce qui me trouble lorsque j'écris cette expression, mais ce n'est qu'à la relecture que le trouble se met en mots, c'est qu'elle entre en résonance et en incomplétude avec mon expérience de la visée à vide, ma croyance que quelque chose va advenir, que cette force d'éveil n'est présentée que sur son mode fonctionnel, et que rien n'est dit de ce qui fait surgir certaines rétentions parmi toutes les rétentions possibles. Mon expérience du « laisser venir », lorsque je le considère dans l'après-coup, (analyse à effectuer de la recherche de St Eble 2005) met en évidence que ce qui surgit est de l'ordre du signe, du message. Ça parle.

Quand j'ai lu ce passage du n°62, j'ai été saisie d'une excitation intellectuelle intense. Je la retrouve aujourd'hui dans sa même intensité et sa luminosité comme si le fait d'avoir proposé le concept « *d'inconscient phénoménologique* » me donnait des clés de compréhension de ma propre expérience, de ce que j'essaie d'accueillir et d'accepter de moi. En reprenant le passage, je m'aperçois que le concept est en devenir, qu'il y a lieu de le travailler, de revenir à des anciens pour en tracer des contours...

J'en reviens donc à Jung, notamment à la première phrase du prologue de son autobiographie « *Ma vie, Souvenirs, rêves et pensées (1973,1961) : « Ma vie est l'histoire d'un inconscient qui a accompli sa réalisation. Tout ce qui gît dans l'inconscient veut devenir événement et la personnalité, elle aussi, veut se déployer à partir de ses conditions inconscientes et se sentir vivre en tant que totalité. »* (p.21) Ainsi, dans sa quatre-vingt-troisième année, Jung associe étroitement son existence, à l'existence de l'inconscient, ce qu'il nomme ses expériences intérieures : « *Auprès des événements intérieurs, les autres souvenirs pâlissent, voyages, relations humaines, milieu. ... Même ce qui, dans ma jeunesse ou plus tard, vint à moi de l'extérieur et prit de l'importance était placé sous le signe du vécu intérieur. Très tôt j'en suis venu à penser que si aucune réponse, ni aucune solution à des complications de la vie ne vient de l'intérieur, c'est que finalement l'épisode correspondant est de peu d'importance. Les circonstances extérieures ne peuvent remplacer les expériences intérieures. C'est pourquoi ma vie a été pauvre en événements extérieurs. Je n'en parlerai guère car cela me paraîtrait vide et sans poids. Je ne puis me comprendre que par les aventures intérieures.*¹⁴ *Ce sont elles qui font la particularité de ma vie et c'est d'elles que traite mon « autobiographie ».* (Opus cité, p.23). Un chapitre s'intitule : *Confrontation avec l'inconscient*, Jung raconte comment il apprend à écouter et interpréter les images de son inconscient, comment il en fait une description rigoureuse, comment cette expérience et cette recherche fut exigeante, douloureuse et quelles responsabilités elle entraîne ; « *les années durant lesquelles j'étais à l'écoute des images intérieures constituèrent l'époque la plus importante de ma vie, au cours de laquelle toutes les choses essentielles se décidèrent. Car c'est là que celles-ci prirent leur essor et les détails qui suivirent ne furent que des compléments, des illustrations et des éclaircissements. Toute mon activité ultérieure consista à élaborer ce qui avait jailli de l'inconscient au long de ces années et qui tout d'abord m'inonda. Ce fut la matière première pour l'œuvre d'une vie.* » (idem, p.232) L'inconscient, tel que le décrit Jung est une réalité première, un processus autonome qui a son propre

¹⁴ C'est moi qui souligne.

rythme et son propre langage. Dans le glossaire que A. Jaffé constitue à la fin de l' « autobiographie », elle reprend des citations extraites des ouvrages de l'auteur et propose ainsi un dessin, une géographie du concept d'inconscient jungien : « *Théoriquement, on ne peut fixer de limites au champ de conscience puisqu'il peut s'étendre indéfiniment. Empiriquement, cependant, il trouve toujours ses bornes quand il atteint l'inconnu. Ce dernier est constitué de tout ce que nous ignorons, de ce qui par conséquent, n'a aucune relation avec le moi, centre du champ de la conscience. L'inconnu se divise en deux groupes d'objets : ceux qui sont extérieurs et qui seraient accessibles par les sens et les données qui sont intérieures et qui seraient l'objet de l'expérience immédiate. Le premier groupe constitue l'inconnu du monde extérieur ; le second du monde intérieur. Nous appelons **inconscient** ce dernier champ.*

... Tout ce que je connais, mais à quoi je ne pense pas à un moment donné, tout ce dont j'ai eu conscience une fois mais que j'ai oublié, tout ce que j'ai perçu par mes sens mais que je n'ai pas enregistré dans mon esprit conscient, tout ce que, involontairement et sans y prêter attention (c'est-à-dire inconsciemment) je ressens, pense, me rappelle, désire, et fais, tout le futur qui se prépare en moi, qui ne deviendra conscient que plus tard, tout cela est le contenu de l'inconscient (Les racines de la conscience, p.501)

*A ces contenus viennent s'ajouter les représentations ou impressions pénibles plus ou moins intentionnellement refoulées. J'appelle **inconscient personnel** l'ensemble de tous ces contenus. Mais, au-delà, nous rencontrons aussi des propriétés qui n'ont pas été acquises individuellement ; elles ont été héritées, ainsi que les instincts, ainsi les impulsions pour exécuter des actions commandées par une nécessité, mais non pas une motivation consciente... (C'est dans cette couche « plus profonde » de la psyché que nous rencontrons aussi les archétypes). Les instincts et les archétypes constituent ensemble l'**inconscient collectif**. Je l'appelle collectif parce que, au contraire de l'inconscient personnel, il n'est pas fait de contenus individuels plus ou moins uniques, ne se reproduisant pas, mais de contenus qui sont universels et qui apparaissent régulièrement. (L'énergétique psychique, p132)*

*Les contenus de l'inconscient personnel font partie intégrante de la personnalité individuelle et pourraient tout aussi bien être conscients. Ceux de l'inconscient collectif constituent comme une **condition ou une base de la psyché en soi**, condition omniprésente, immuable, identique à elle-même en tous lieux. (Aïon, p.19)*

Plus les couches sont profondes et obscures, plus elles perdent leur originalité individuelle. Plus elles sont profondes, c'est-à-dire plus elles se rapprochent des systèmes fonctionnels autonomes, plus elles deviennent collectives et finissent par s'universaliser et par s'éteindre

dans la matérialité du corps, c'est-à-dire dans les corps chimiques. Le carbone du corps humain est simplement carbone ; au plus profond d'elle-même la psyché n'est plus qu'univers. » (À propos de l'enfant comme archétype dans Jung-kerényi Introduction à l'essence de la mythologie, p.456).

Qu'est-ce que je garde de cette mosaïque, à part une émotion sourde d'aborder quelque chose qui ressemble à mon expérience ? J'y retrouve quelque chose de l'ordre de la rétention, mais aussi quelque chose que nous avons approché à St Eble en 2005 et qui me revient dans « *tout le futur qui se prépare en moi, qui ne deviendra conscient que plus tard* ». Ce que je ressens confusément, c'est que le concept d'inconscient me permet de rendre compte de l'expérience de St Eble qui dort dans mon cahier, dans les enregistrements avec Maryse et au plus profond de moi. Ce que je constate, c'est qu'il est à préciser, à poser, à questionner en tant qu'inconscient phénoménologique et comme motif de compréhension du vécu singulier. Ce qui me vient c'est qu'à chaque St Eble une pièce du puzzle de la psycho phénoménologie apparaît et qu'en même temps qu'elle m'apparaît, elle s'esquive, parce que, jusqu'à présent je n'ai pas envisagé l'ensemble qui est une psycho phénoménologie en devenir. Et pourtant, non seulement elle se construit au cœur de l'expérience, mais elle s'écrit déjà dans les textes de Pierre, mais dans d'autres aussi, qu'il y a à commencer un travail de reliance sans penser que toutes les facettes sont déjà présentes¹⁵. En quelque sorte, ce qui gît au creux du mot *Inconscient*, c'est un questionnement sur la théorisation en cours et sur un certain désir d'en dessiner un paysage.

Aucun mot n'est orphelin

Le voyage n'est pas terminé. Il me semble que la voile vient juste d'être hissée. Le mot *Inconscient* est à peine apprivoisé. Allons-nous l'adopter ? Quelle place aurait-il dans la théorisation en cours ? L'esquisse que je viens d'en faire nécessite maintenant une autre approche, celle de tester sa pertinence, son opérationnalité, sa cohérence et ses connexions avec d'autres concepts de la psycho phénoménologie. J'ai laissé filer la pensée et les mots.¹⁶ Vient

¹⁵Au moment où j'écris ces mots, une idée fuse. Le livre. Quand j'ai commencé à m'inquiéter du livre, j'avais pris un thème, l'attention et j'avais cherché à compiler tout ce qui était rattaché à cet objet. J'avais été surprise de la densité du matériau à disposition et des liens qui existaient sous d'autres titres d'articles. J'étais restée effarée devant le travail à effectuer et comme devant une évidence que la succession de thèmes, méthode certes très intéressante, ne rendait pas compte de la richesse et de la complexité de la pensée théorique et expérientielle développée, qu'une autre orientation était nécessaire, mais laquelle ?

¹⁶ Je suis dans l'immédiat de la pensée. Les relectures que j'effectue régulièrement, les moments de suspension sont autant de techniques pour rester en contact avec le voyage de la

maintenant un autre temps, celui de la distanciation et de l'analyse. Une autre écriture pour un autre article.

Bibliographie

- Althusser L., (1993, 1966), Trois notes sur la théorie des discours in *Ecrits sur la psychanalyse, Freud et Lacan*, Paris, Livre de Poche, essais
- Barthes R., (1973,2000) *Le plaisir du texte précédé de Variations sur l'écriture*, Paris, Editions du Seuil
- Beillerot J . (1996), Désir, Désir de savoir, Désir d'apprendre, in Beillerot J., Blanchard-Laville C., Mosconi N, (Dir), *Pour une clinique du rapport au savoir*, Paris, L'Harmattan, savoir et formation., (pp. 51-74)
- Castoriadis C. (1990), *Le monde morcelé, Les carrefours du labyrinthe III*, Paris, Editions du Seuil
- Cazenave M., (2005), Inconscient, in Agnel A. (coordinateur), *Le vocabulaire de Carl Gustav Jung*, Paris, collections Ellipses
- Housset E. (2000), *Husserl et l'énigme du monde*, Paris, Editions du Seuil, coll. Points
- Husserl E., (1950, 1998), *Idées directrices pour une phénoménologie, Tome premier*, Paris Ed. Gallimard
- Jung C. G., (1973,1933.1964), *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Folio essais
- Jung C. G., (1971), *Les Racines de la conscience*, Paris, BUCHET/CHASTEL, Livre de Poche
- Jung C. G., (1966,1973), « *Ma vie* » *souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Ed. Gallimard, Coll. Folio
- Piaget J., (1972), *Problèmes de psychologie génétique*, Paris, Ed. Denoël/Gonthier
- Ricoeur P., (1969), *Le conflit des interprétations*, Paris, Editions du Seuil, L'ordre philosophique
- Sartre J-P, (1948,1964), *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Collection Idées nrf, Gallimard
- Snoeckx M., (1989), *Aujourd'hui, maîtresse d'école*, Mémoire de licence en sciences de l'éducation, faculté de psychologie et des sciences de l'éducation.
- Vermersch, P. (2004). "Modèle de la mémoire chez Husserl. 2/ La rétention." *Expliciter*(54): 22-28.
- Vermersch P., (2005), *Eléments pour une méthode de « dessin due vécu » en psycho phénoménologie*, *Expliciter* (62)

pensée vers le mot. En quelque sorte je suis empêtrée dans ma pensée. La conscience que j'en ai est celle de la justesse de ce qui vient. Même mes recherches, mes lectures d'ouvrages sont des gestes en écho. Une analyse ne peut venir que dans un second tempo, quand le sentiment que ce qui était à la source du désir d'écrire est apparu dans le texte, même si c'est encore confus, même si j'ai conscience que d'autres choses sont encore enfouies et auraient pu surgir.